

VŒUX ACCOMPLIS

ROMAN CANADIEN

VI
(Suite)

Louise ne pouvait plus contenir sa joie; à chaque couplet que chantait Léon, son cœur battait convulsivement, et son émotion était si grande qu'elle se serait trouvée mal.

Virginie l'entraîna pour annoncer à leur mère et à madame Mainfroy, qui était entrée chez madame Blondeau, que le canot approchait et que Victor revenait avec Léon.

Elles partirent à la course. La maison de madame Blondeau était située à côté de Bonsecours.

En y entrant Louise ne put dire qu'un mot: les voilà!

Sa joie était trop vive; elle s'évanouit entre les bras de sa mère et de Virginie.

Monsieur Mainfroy s'élança vers la rive où ses fils devaient aborder.

Une nombreuse société était réunie dans le salon de madame Blondeau.

Elle accueillit la nouvelle avec acclamation, et pendant que les dames s'empressaient autour de Louise, les hommes s'étaient portés aux croisées qui donnaient sur le fleuve pour voir arriver le canot, qui touchait aux bordages de glace.

Plusieurs sortirent à la suite de monsieur Mainfroy, et attendaient sur la côte.

Le canot approchait de plus en plus à travers la glace qui se brisait sous les avirons, et les marins redoublaient d'efforts et de précautions pour arriver à bon port.

Louise était revenue de son évanouissement.

Dans l'excès de sa joie, elle l'embrassait en embrassant, les unes après les autres, toutes les dames qui, la pressant dans leurs bras, la félicitaient de son bonheur et du retour de Léon.

Virginie respirait à peine et madame Blondeau leur mère, enfin heureuse, exprimait son allégresse de la manière la plus attendrissante.

Louise reprit un peu de calme, et au milieu de la gaité la plus bruyante, madame Blondeau fit signe aux musiciens de commencer.

Les premiers sons de l'archet se faisaient à peine entendre, que des cris douloureux s'élevèrent de la côte.

La musique cessa; une stupeur glacée saisit toute la réunion.

Les deux jeunes filles épouvantées s'élançèrent à la fenêtre, à moitié mortes.

Il était impossible de rien distinguer; seulement on entendit la voix de monsieur Mainfroy qui s'écriait: Mon Dieu! aidez-moi!

Les deux jeunes filles firent un cri de désespoir, et simultanément

se jetèrent à genoux avec leur mère et madame Mainfroy.

Elles seraient mortes d'effroi et de douleur si toutes les émotions qu'elles venaient d'éprouver ne les avaient empêchées d'éprouver ce dernier choc trop fort: car la sensibilité a ses limites, et il arrive un moment où elle est ébranlée au point de pouvoir résister au choc le plus violent.

La consternation était répandue sur tous les visages; l'épouvante et le désespoir succédaient à l'allégresse la plus vive.

On n'entendait plus sur la côte que des voix confuses.

La foule courait vivement sur le bord de l'eau, et tout indiquait qu'un accident était arrivé aux capitaines Mainfroy.

En effet, au moment d'aborder, et comme Léon s'élançait déjà à terre, un glaçon avait frappé le canot et l'avait fait chavirer.

Les hommes et les passagers avaient été précipités dans l'eau au milieu des glaces.

Monsieur Mainfroy avec la rapidité de l'éclair, s'était jeté à la nage pour sauver ses enfants, en appelant à son aide ceux qui l'entouraient.

C'était un spectacle effrayant: les malheureux luttèrent en vain contre le courant si rapide autrefois en cet endroit.

Ils étaient entraînés par les glaces qui roulaient sur leurs têtes, et échappaient à leurs mains glacées chaque fois qu'ils voulaient s'en faire un appui.

La lune s'était effacée derrière d'épais nuages, et on avait peine à les distinguer lorsqu'ils revenaient sur l'eau; ces cris plaintifs: au secours! je me noie! indiquaient seuls qu'ils vivaient encore.

Monsieur Mainfroy faisait des efforts inouïs pour arriver jusqu'à ses enfants resserés, étouffés entre deux énormes glaçons.

Enfin tous désespéraient de le sauver, et de longs cris d'alarme retentissaient le long de la côte.

Les quatre traversiers qui avaient retenu leurs avirons, et qui étaient habitués à ces sortes d'accidents, purent seuls gagner le rivage.

Restaient les deux capitaines Mainfroy et leur père qui, tout en nageant, ne cessait de crier, de les appeler par leurs noms, de demander du secours d'une voix déchirante.

Cependant un canot s'était détaché de la rive.

Des miliciens, en apprenant le péril des deux capitaines s'étaient élancés au péril de leur vie pour voler à leur secours.

Il était temps: leurs forces étaient épuisées; leurs mains gelées ne pouvaient plus les soutenir sur les glaçons auxquels ils s'étaient cramponnés.

Ils avaient dérivés jusque vis-à-vis la citadelle, et s'en allaient au large.

M. Mainfroy lui-même était à bout de ces forces; il allait suivre ses fils dans leur tombe glacée.

Avec des efforts inouïs, les miliciens parvinrent jusqu'à eux et les recueillirent au moment où ils al-

laient se noyer et les ramenèrent tous trois à terre.

Ils étaient presque sans connaissance.

Les soins empressés des miliciens qui les avaient portés au corps de garde près du fleuve, les ranimèrent bientôt et Léon put embrasser son père qui ravi de revoir son fils, ne pensait déjà plus au danger auquel ils venaient d'échapper tous trois.

Après quelques minutes, ils partirent en toute hâte pour se rendre chez madame Blondeau.

La maison avait retenti de cris de désespoir; on les avait dit noyés.

Mais un milicien les avait précédés pour annoncer qu'ils étaient sauvés, et la réunion toute entière séchait ses pleurs quand ils arrivèrent.

Chemin faisant, M. Mainfroy avait repris toute sa bonne humeur: il était doublement heureux.

Suivant son habitude, le joyeux vieillard sautillait en marchant entre ses deux fils qu'il tenait par le bras; et malgré le froid glacial qu'ils ressentaient sous leurs habits mouillés, il avait ranimé leur gaité au point de les faire rire avec lui à gorge déployée de ce qu'il appelait leur "mouillade."

A mesure qu'ils approchaient de la maison, leurs pas étaient plus pressés.

Une foule d'amis les suivait.

La porte s'ouvrit; et M. Mainfroy s'élança le premier dans la maison en criant à tue tête: Nous voici! nous voici! trempés comme des canards!

—Une belle plonge, madame Mainfroy, dit-il en embrassant sa femme; quand je vous le disais, que pour chavirer on ne se noyait pas!

Madame Mainfroy pleurait de joie.—Mais laissez moi donc embrasser Léon, dit-elle.

—Ah! il est tout trempé votre Léon, allez; c'est comme moi, madame Mainfroy, quand je reviens de Michitimak nac, c'est comme moi!—Léon s'avança vers sa mère qu'il revoyait après si longtemps.

—Il est bien just qu'il m'embrasse la première, dit-elle à Louise qui toute confuse se revoyait Léon, et rendue timide par l'excès de sa joie, se tenait presque derrière la mère de son fiancé.

—A votre tour, ma fille — et Léon pressa la main tremblante de Louise en la portant à ses lèvres — il ne pouvait dire un mot, leur cœur seul parlait; c'était une ivresse muette, un bonheur inexprimable de se revoir, de s'être tous jours aimé, de s'aimer, encore, et ils ne se séparaient point.

Madame Blondeau attendait le bonjour de Léon qui aurait dû penser à elle; mais comment se détacher de Louise?... elle vint à son secours, et le prenant par le bras, elle lui dit:

—M. le capitaine, si vous ne me dites pas bonjour ainsi qu'à Virginie, je vais vous mettre aux arêts, et vous ne verrez pas Louise pendant trois jours.

Léon sauta au cou de sa future

belle mère; ces reconnaissances, ces épanchements duraient trop longtemps au goût de M. Mainfroy, qui exprimait toujours sa joie, quel qu'en fut le sujet, par des sauts et des gambades: Mais c'est assez! c'est assez! s'écriait-il; ah quand je revenais de Michitimak nac, nous ne m'êtes pas tant de temps à nous reconnaître, hein! Mme Mainfroy; mes fils sont des gallards comme nous.

—Un menuet, madame Blondeau un léger menuet, si vous voulez me faire cet honneur, ajouta-t-il d'un ton d'exquise politesse: et puis reprez-ant sa pétulance: Dansons, dansons, pour nous réchauffer. J'ai froid, et les capitaines, mes fils vont prendre le rhume.

—Léon, Victor, hardi! mes jeunes gens.

Tout le temps il avait madame Blondeau à son bras, et l'entraînait.

Les violons vibrèrent et la danse commença.

La plus grande gaité animait tous les couples répandus dans l'immense salle, et s'avançant en mesure, guidés par monsieur Mainfroy qui, tout mouillé qu'il était, chantait des couplets tout en dansant.

La nouvelle de la venue de Léon s'était répandue dans la ville; et bien que madame Blondeau eût invité presque toute la société qu'elle connaissait, à chaque instant arrivaient des "survenants" autorisés à venir au bal par nos anciennes mœurs et toute cette foule comblant madame Blondeau et ses filles de félicitations, applaudissait autour de Léon.

Les deux capitaines qui n'aimaient pas autant la danse que leur père, s'étaient retirés aussitôt la danse commencée, pour changer leurs vêtements mouillés.

Ils revinrent bientôt après, et reparurent triomphants et fiers des témoignages de sympathie et d'amitié que leur prodiguait la réunion.

La soirée fut entravée, et chacun se retira, se promettant bien de venir à la messe à Bonsecours le lendemain matin.

Monsieur et madame Mainfroy et leurs deux fils restèrent plus tard avec madame Blondeau et les deux jeunes filles; Léon et Louise en avaient bien long à se dire, ils n'en pouvaient se quitter si tôt.

Tout fut disposé pour le lendemain, et avant que les deux familles se séparassent, Louise dit adieu à ses vêtements de religieuse et elle pleura sur les tourments passés de son âme et son bonheur du moment.

Le lendemain à dix heures, la foule se pressait aux portes de Bonsecours après la messe.

Un cortège nuptial revenait de l'autel et se dirigeait vers la maison de madame Blondeau.

Victor avait épousé Virginie et Léon avait épousé Louise.

Les jeunes mariées, belles comme des anges et ravies de joie jusqu'au ciel, avaient "accompli" leurs vœux.

GUILLAUME LÉVESQUE